

un vilain passé fort souvent — ils exploitent la charité publique." Voilà ce que l'on dit et bien d'autres choses encore : " Pourquoi se marient-ils sans ressources ? — Pourquoi ont-ils tant d'enfants, puisqu'ils ne peuvent les élever ? Et l'on conclut avec une prudence tant soit peu hypocrite en disant : " Tant pis pour eux ! "

Eh ! sans doute, il y a du vrai dans tout cela. L'ouvrier est parfois fort imprévoyant. Il ne met pas en ligne de compte la possibilité du chômage, le plus souvent du moins. Il s'unit à une femme quelquefois à la diable, sans réflexion. La misère, si elle vient frapper à la porte est mauvaise conseillère ; l'homme quitte sa compagne, la mère de ses enfants. Celle-ci abandonnée à son tour, suit quelquefois le chemin trop facile de la grocerie du coin pour échouer à la cour du Recorder tandis que la nichée grouille dans l'ordure et grelotte dans le givre.

Mais, si ces cas se présentent un peu trop souvent, il en est d'autres beaucoup plus intéressants à étudier. Combien de pauvres gens, de mœurs régulières, honorables dans leur vie, mais poursuivis par une sorte de malechance, se rencontrent sur l'asphalte de Montréal ou, d'ailleurs, on les confond aisément dans son insouciance, je dirai même dans son mépris, avec ceux qui, coupables d'une première faute, n'en sont pas moins misérables, et partant ont droit au bénéfice de ce mot si profond d'un grand poète : *Res sacra miser* ! Le malheureux est chose sacrée !

C'est vraiment trop facile, pour se dégager de l'insupportable fardeau de la pitié !

Coupable ou non, le pauvre est le pauvre, il faut le soulager. Que sera-ce, s'il s'agit de l'enfance abandonnée voguant dans la boue et roulant dans le ruisseau, jusqu'à l'heure bientôt venue d'un déshonneur certain ou de l'embrigadement non plus seulement dans l'armée des malheureux, mais aussi dans celle du crime ! Pauvres petits, pauvres fillettes ! qui n'aurait pas de compassion pour eux et n'essaierait pas de les arracher au minotaure qui les guette, quand il ne les a pas déjà dévorés et fait d'eux les intermédiaires irresponsables du vice et du crime !

D'autres misérables vivent solitaires dans quelque cabinet d'un meublé borgne, mangeant, quelquefois, jeûnant le plus souvent, et coulent ainsi de tristes journées jusqu'à la dernière ... On ne les voit plus depuis quelques jours, on enfonce la porte... ils sont morts de faim.

Mais on ne meurt jamais de faim au Canada, à Montréal, disait un jour une gente dame à qui rien ne manquait, pas même le superflu.

Je sais bien que plus d'un malheureux a commis l'imprudence de se dire : " Allons faire fortune ! " J'en ai connu qui rêvant dans le bleu, ont liquidé un petit

avoir qui les faisait vivre à l'aise en campagne et sont venus se le faire gruger en ville par des escrocs à la piste de ces nouveaux débarqués de la campagne. En six mois ou en un an, tout leur mince capital n'est engouffré dans une mauvaise spéculation, dans un commerce ruiné qu'on leur a fait acheter : Et les voilà dans la misère d'autant plus noire qu'ils n'osent plus retourner au pays : La honte les saisit, la faim les dévore : Le monstre les a engloutis eux, et leurs enfants. Ils ne se relèveront jamais ! faut-il les abandonner à leur misère ?

Combien d'autres encore, meurtris par une première faute sont venus cacher leur honte en ville : Pauvres gens, ils n'ont pas de références, pas d'amis : Une bonne chance seule ou une âme compatissante pourraient les tirer de peine. La bonne chance ne vient pas, le cœur compatissant ne se montre point. C'est encore un malheureux, une misérable voué à la rechute par la faim, impitoyable sollicituse du vice ou du crime.

Voilà quelques types que tout le monde reconnaîtra, mais est-ce assez de signaler le mal, avons-nous tout fait notre devoir en mettant à nu ces pauvres plaies.

Non, n'est-ce pas ? il leur faut trouver un remède.

Ce remède, il importe que nous l'appliquions nous-mêmes, c'est la charité.

Mais la charité n'est bonne et n'est efficace que si nous la faisons nous-même, sans nous en rapporter aux prétendues institutions charitables qui font de cette charité une lucrative profession.

La misère est souvent à nos portes et nous ne savons pas la voir : Nous n'avons pas même souci de la chercher pour lui venir en aide. Il y a tant de moyens de le faire, et qui sont plus efficaces que ceux employés par les institutions spéciales. Elles sont trop officielles pour tout bien faire : La charité du cœur est humaine et partant plus efficace parcequ'elle n'est pas officielle.

Voilà l'hiver qui arrive. Déjà l'on grelotte dans les galetas sans feu, sous les loques misérables ; les petits doigts des enfants sont déjà rougis par le froid. C'est le moment d'avoir pitié, que chacun s'y empresse !

CIVIS

REFLECTIONS D'UN LABOUREUR

La question agricole est une question sociale, ou dans tous les cas se confond avec elle.

L'agriculteur est ruiné, ou est en train de le devenir. On m'a cité des exceptions. On m'a dit les noms de quelques paroisses où le paysan s'enrichit. Je n'ai pas visité ces paroisses. Je veux bien croire cependant qu'elles existent. Néanmoins, je conserve des doutes sur leur prospérité. Les personnes qui m'en ont parlé